Sijperstein Petra M. & Sundelin Lennart (eds.), *Papyrology and the History of Early Egypt*

Leyde-Boston, Brill, 2004 (Coll. Islamic History and Civilization –Studies and texts, vol. 55, éd. W. Kadi, R. Wielandt). 270 p.

Ce volume comprend dix des trente communications (liste présentée en préambule) du colloque qui s'est tenu au Caire en mars 2002, sous le titre : « Documentary Evidence and the History of Early Islamic Egypt » (« Le témoignage des documents et l'histoire des premiers temps de l'Égypte islamique »). Ces travaux reposent essentiellement sur l'étude des papyri découverts depuis le XIXe siècle en Égypte, en particulier dans le Fayoum. D'autres supports, nettement moins nombreux, ont servi à l'écriture de textes et parmi eux, des tissus, des parchemins ou du bois. Les langues utilisées sont le grec, le copte et l'arabe, plus rarement le syriaque et le persan ancien. Plus de 35 000 documents grecs ont été édités à ce jour, concernant la période byzantine tardive et les premières décennies de l'ère musulmane. 11 159 pièces en copte ont été cataloguées, dont 7 153 rédigées sur papyri. S'y ajoutent, depuis la conquête musulmane, un nombre considérable de sources en arabe, estimées par Youssef Ragheb à environ 83 300 pièces, dont la plupart appartiennent au fonds de Vienne. Le papyrus demeure au début le support le plus courant, mais il est de plus en plus concurrencé par le papier à partir du VIIIe siècle. Si une part importante n'est pas utilisable pour des raisons de conservation ou par le caractère partiel des textes, Lennart Sundelin, dans son introduction (« Introduction : Papyrolgy and the study of early Islamic Egypt », p. 1-19), ne manque pas de souligner combien ces documents représentent un apport essentiel, non seulement pour l'histoire de l'Égypte, mais également pour celle des mondes byzantin et musulman, entre le VIIe et le VIIIe siècle. Il faut en effet replacer ce fonds extraordinaire dans un contexte de quasi pénurie de sources de première main : à de rares exceptions près, l'Égypte est une des rares régions de l'Islam médiéval à posséder, par ces documents, des sources contemporaines du début de la domination arabe, alors que les premiers textes arabes qui nous sont parvenus datent du IXe siècle.

Si les éditions se sont multipliées depuis le XIXe siècle, ce n'est qu'au début du XXe siècle que débute, avec Alfred Butler, une longue série de travaux historiques appuyés sur ces milliers de documents. Depuis, les nouvelles découvertes et les éditions n'ont cessé d'alimenter le corpus et la recherche historique. Les documents couvrent plus spécialement deux secteurs. D'abord les lettres de marchands, au Fayyoum tout particulièrement ; Y. Ragueb a étudié et commenté les plus intéressantes, datées du IXe siècle. L'autre grand domaine est celui de l'administration arabe ; les lettres du gouverneur Qurra b. Šarik, gouverneur omeyyade à Fusṭāṭ de 909 à 914, sont les plus connues. Elles nous offrent un autre point de vue sur ce personnage et ses méthodes, tant décriées par les scribes abbassides. Les missives qui ont abouti à Aphrodite (Kawm Ishqâw) concernent plus spécialement l'organisation fiscale au service de la marine et furent l'une des bases essentielles du travail d'Ali Fahmy sur les premiers temps de la marine égyptienne sous gouvernement arabe. Les publications les plus récentes sur l'Égypte des premiers siècles musulmans – K. Morimoto, *The Fiscal Administration of Egypt in the Early Islamic Period*, Kyoto, 1981 ; J.B. Simonsen, *Studies in the Genesis and Early Development of the Caliphal Taxation System (Arab Peninsula, Egypt and Palestine)*, Copenhague, 1988 – ont permis de mettre à jour la politique fiscale des premiers souverains arabes, dont la connaissance se limitait jusque-là à un tableau théorique rangé sous la mention des trois termes coraniques désignant l'impôt légal.

Au-delà des sujets mêmes qui ont motivé ces écrits, d'autres domaines d'investigation se révèlent à la lecture de ces documents : le cadre de vie des marchands, les pratiques commerciales, les réseaux constitués et, plus largement, la vie sociale de l'Égypte des VIe-IXe siècles sont des recherches désormais abordables. Autre cadre d'étude, l'objet lui-même : les supports, la lexicographie, la grammaire et tous les domaines qui s'y rapportent sont tout autant des indicateurs essentiels sur cette période.

Le présent ouvrage présente, dans ce contexte, quelques-unes des données fournies par les papyri d'époque musulmane. Deux domaines sont plus particulièrement visités. Le premier concerne la langue des documents, les aspects lexicographiques et grammaticaux de ces textes. Le deuxième se rapporte aux informations fournies par les papyri sur l'histoire de la jeune Égypte musulmane. Auparavant, Lennart Sunderlin propose une introduction générale sur la recherche papyrologique touchant la période musulmane ; Sarah J. Clackson, pour sa part, nous éclaire sur les conditions d'études de la papyrologie copte (« Papyrology and the Utilization of Coptic Sources », p. 21-44). Elle énumère d'abord les principaux fonds coptes, montrant que leur découverte, hors site pour la plupart de ces documents, rend difficile leur datation et leur présentation sans un environnement archéologique et historique satisfaisants. Malgré le caractère bilingue de ces fonds, grec et copte, les chercheurs ont d'abord eu tendance à séparer les documents selon leur langue et à les étudier de manière distincte, en privilégiant le grec, marginalisant du même coup le fonds copte. La situation a changé avec la découverte du fonds de Wadi Sarga. Les deux auteurs de cette trouvaille, Crum et H.I. Bell, décidèrent de modifier le système de classement, évitant de séparer les deux ensembles et ouvrirent ainsi l'étude conjointe des papyri dans les deux langues. Depuis, les découvertes récentes de papyri multilingues – copte, grec, syriaque, arabe – sur des sites comme celui de Kellis – Ismant al-Kharab –, ont permis de poursuivre l'amélioration des classements et de l'accessibilité des fonds coptes, à égalité avec les autres langues. L'usage d'une étude sur une seule langue a laissé la place à une méthode qui relie systématiquement tous les

BCAI 21 (2005) Sijperstein Petra M. & Sundelin Lennart (eds.) : Papyrology and the History of Early Egypt, recensé par Christophe Picard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

papyri du site, quelle que soit la langue. Ainsi, les documents coptes ont pleinement acquis leur place au sein des études de papyrologie, grâce à une meilleure mise à disposition des fonds, et à une approche scientifique différente.

Pour le premier domaine abordé par les dix articles de cet ouvrage, Tonio Sebastien Richter, dans son intervention sur « *O. Crum* AD 15 and the emergence of Arabic words in Coptic Legal Documents » (p. 97-114), propose une nouvelle édition et une traduction d'un *ostrakon* copte conservé à Leipzig – *O.Crum* Ad 15 (inv. 504) -, originaire de la région de Thèbes et datant probablement du début du VIIIe siècle. Il s'agit d'un contrat de location d'une maison. Il concerne une affaire traitée à l'échelon local par un représentant de l'autorité de Fusṭāṭ : au lieu du grec ou de l'arabe, c'est donc le copte qui est utilisé. Après avoir révisé et commenté la traduction, T.S. Richter apporte plusieurs informations sur l'apparition précoce de l'usage de mots arabes dans les documents administratifs : il s'agit de termes sans équivalent, comme *amīr* ou *dirhām*, nécessaires à la démarche administrative ; à la différence du grec, largement importé dans la langue copte depuis le IVe siècle, l'arabe s'impose en tant que tel et va peu à peu remplacer les autres langues grecque et copte ; parallèlement, le copte, qui reste une langue intègre dans la plupart des matières savantes (liturgie, littérature...) qui nous sont parvenues, s'enrichit des termes arabes dès le début du VIIIe siècle, lorsqu'il est question d'usage administratif ; jusque-là, on pensait que les premières traces de l'arabe dans la littérature copte remontaient, au mieux, au IXe et surtout au Xe siècle. En réalité, les besoins de la vie quotidienne, à l'échelon régional ou local, ont associé les deux langues beaucoup plus tôt. La démarche de Sofia Torralas Tovar (« Egyptian lexical interférence in the Greek of Byzantine and early islamic Egypt », p. 163-177), analysant l'importation d'un lexique copte et arabe à la fin de l'époque byzantine et au début de la domination musulmane, est la même. Là aussi, une différence apparaît entre la langue littéraire, gardienne d'une « pureté originelle » stratifiée, et les papyri dont le langage se mêle de termes importés, visant avant tout l'efficacité. C'est également à un travail de déchiffrage minutieux que se livre Klaas A. Worp, sur des papyri de la collection de Vienne (« Two quarters in Greek, Roman, Byzantine and early arab Egypt », p. 227-248). Le terme grec « laura », désignant un quartier de ville, voyage au gré des documents grecs des trois époques de l'histoire égyptienne : romaine, byzantine et finalement omeyyade. Ali Hanafi, quant à lui, nous introduit aux premiers documents écrits en arabe, en Égypte, sur papyrus et papier avec transcription et traduction de textes pieux (« Two unpublished Paper Documents and a Papyrus », p. 45-61). Logiquement, la langue liturgique fut le premier vecteur de l'introduction de l'arabe sur les bords du Nil.

Raif G. Khoury (« L'apport spécialement important de la payrologie dans la transmission et la codification des plus anciennes versions des *Mille et une nuits* et d'autres livres des deux premiers siècles islamiques », p. 63-96) revient d'abord sur notre connaissance très limitée des ouvrages produits par les lettrés arabes des deux premiers siècles de l'islam. L'une des mentions les plus intéressantes, pointant l'éclectisme des premières bibliothèques arabes, vient d'al-Ḏahābī, auteur mort en 748/1348, mais elle demeure tardive même s'il se livre à une analyse intéressante sur les années correspondant à la prise de pouvoir des Abbassides. Les autres sources littéraires permettent d'enrichir un tableau, très incomplet, des lectures des hommes savants de l'époque omeyyade, en particulier à Damas. Wahb ibn Munabbih (m.v. 110/728) rapporte que Muʿāwiya joua un rôle essentiel dans la transmission des premiers récits arabes, en particulier sur papyrus. R.G. Khoury établit ensuite, à partir de ses travaux antérieurs, le lien entre les savants arabes et non arabes qui séjournèrent en Égypte et se constituèrent une bibliothèque, et la cour des premiers califes abbassides. Il montre que ces personnages, avant tout le juriste ʿAbd Allāh ibn Lahīʿā qui exerça son métier une dizaine d'années en Égypte, avant d'être appelé auprès du calife Harūn al-Rašid, jouèrent un rôle majeur dans la constitution des bibliothèques de Bagdad et la transmission de textes venus d'Égypte. C'est dans ce cadre que le papyrus d'Abott, le plus vieux fragment mentionnant le roman des *Mille nuits* (le 1 est ajouté plus tard) provenant de la collection de Chicago, prend tout son sens et permet de supposer que certaines des premières versions de ce conte cheminèrent sur papyrus, au moins en partie, de l'Égypte à Bagdad.

Trois des articles exploitent l'information historique fournie par les papyri. La base de l'étude de Petra M. Sijpesteijn, de l'Université d'Oxford, (« Travel and trade on the River », p. 115-152) est une lettre envoyée par son agent en déplacement à Alexandrie, à Abū l-Ḥāriṯ, un représentant du gouvernement en poste dans le Fayoum, grand propriétaire et homme d'affaires. Il y retrace les étapes de son voyage sur le Nil, entre le Fayoum et Alexandrie. Il tient son employeur au courant des affaires qui l'intéressent. Cette lettre est d'un grand intérêt pour notre connaissance de la situation de la propriété et de la production agricole, plusieurs décennies avant les écrits littéraires ; surtout, elle apporte des informations inédites sur l'état économique et commercial de l'Égypte, moins d'un siècle après la conquête arabe. Adam Silverstein, de l'Université de Cambridge, (« Documentary Evidence for the Early History of the *barîd* », p. 153-161), dresse un bilan des connaissances en matière de service de la poste sous les califes arabes, à partir des sources littéraires et, en particulier grâce à un passage d'al-ʿUmarī, aussi fameux que discutable à ce sujet. En effet les documents de première main contredisent largement la chronologie de la fondation et de l'évolution du *barīd*, tel que l'auteur égyptien du XIVe siècle nous en a rendu compte. Déjà, une inscription de 542 trouvée dans le sud de l'Arabie, atteste l'existence d'un tel service dans la péninsule Arabique, bien avant le califat de Muʿāwiya à qui est attribuée la naissance d'un service postal arabe ; pour les périodes postérieures, huit documents relatifs à ce service évoquent le *barīd* pour la seule période 745-752. Six sont des papyri et concernent l'Égypte ; ils ont été republiés et traduits récemment par Y. Raghib ; les deux autres documents, l'un

BCAI 21 (2005) Sijperstein Petra M. & Sundelin Lennart (eds.) : Papyrology and the History of Early Egypt, recensé par Christophe Picard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

en arabe l'autre en *balḫī* (langue de la Bactriane), évoquent le fonctionnement d'un service postal en Asie centrale sous le règne du premier calife abbasside al-Saffāḥ (749-754). Ainsi ces textes permettent de constater une continuité du service postal, depuis les tout premiers temps de l'islam jusqu'au règne de Harūn al-Rašid, à qui est attribué sa mise en service définitive. Frank F. Tromley, de l'Université de Cardiff, (« Sawîrus ibn al-Muqaffa' and the Christians of Umayyad Egypt : War and Society in Documentary Contexte », p. 199-226), confronte les précieuses indications livrées par l'un des plus célèbres écrivains de l'*Histoire des Patriarches* coptes d'Alexandrie, à propos des expéditions navales de la flotte égyptienne contre l'empire byzantin, lancées chaque année sur l'ordre des califes omeyyades, et les nombreuses informations sur l'administration navale de l'Égypte, fournie par les papyri d'Aphrodite, des années 709-714, sous le gouvernement de Qurra b. Šarīk. Là encore, cette documentation nous apporte une information relativement abondante sur la construction navale, la navigation fluviale et maritime, l'organisation administrative et fiscale de la flotte, qui échappent à notre regard dans les autres régions du monde musulman, faute d'un accès à de telles sources.

Plusieurs données tirées de ces articles ont une portée générale. En premier lieu, l'accès à des sources directes d'information permet de se pencher sur l'histoire du gouvernement arabe dans les régions nouvellement conquises, en s'affranchissant du seul cadre, très homogène, de la littérature abbasside et des sources arabes postérieures en général. Ainsi, on perçoit mieux la manière dont les conquérants se sont adaptés à la situation qu'ils ont trouvée. De l'Égypte byzantine, ils reprirent les institutions en les détournant en leur faveur : les données fournies par les documents administratifs, recoupant le récit de Sawīrus b. al-Muqaffaʿ, rendent compte de la minutie avec laquelle le gouverneur Qurra b. Šarīk prit en main le contrôle de l'administration maritime et exploita un système déjà bien rôdé. De la même façon, les papyri égyptiens montrent bien que le *barīd*, ou service postal, préexistait à la conquête arabe et qu'il fut mis au service des conquérants qui en connaissaient l'usage en Arabie ; au contraire des affirmations d'al-ʿUmarī, on ne peut plus envisager sérieusement une interruption de ce service, vital pour un empire aussi vaste, entre le règne de Muʿâwiya et celui de Harūn al-Rašīd, alors qu'il était en usage dans l'ensemble des régions conquises.

Plus largement, ces contributions enrichissent notre savoir sur la transition entre l'époque byzantine et arabe. Le plus intéressant concerne peut-être le quotidien : le récit du voyage et du séjour de l'agent d'Abû l-Harīṯ à Rosette et Alexandrie a une portée considérable pour l'histoire de cette région, au plan économique. À une époque considérée comme dominée par une dépression économique touchant l'ensemble du Proche-Orient depuis la fin du VIe siècle, le tableau décrit change quelque peu la manière de considérer l'évolution du pays au VIIIe siècle. Comme le souligne à juste titre Petra M. Sijpesteijn, « la lettre nous permet également de corriger la version généralement admise du statut d'Alexandrie dans le second quart du VIIIe siècle égyptien ». En effet, la conquête de 642, le retour des Grecs et la destruction de la ville qui suivit auraient entraîné la ruine durable de la capitale. Les descriptions des géographes du Xe siècle sur les splendeurs passées de la capitale grecque renforçaient cette conviction d'un déclin total et irrémédiable, dans un climat de crise qui avait favorisé la conquête. Or, les documents étudiés infirment une telle vision : les affaires et la navigation restent actives et la prestigieuse cité, qui a certes beaucoup perdu de sa superbe, reste quand même un port actif. Alexandrie n'est plus la capitale ni le grand port d'où partent les convois de l'annone, mais elle n'en conserve pas moins son rôle de port et de centre vivant, entre la Méditerranée et la Basse-Égypte. Il convient de nuancer les thèses « pirenniennes » et de reconsidérer l'environnement économique qui accompagna la conquête arabe. L'organisation de la flotte pour la conquête de Constantinople, telle que les sources contemporaines la donnent à voir, nous entraîne à une remarque similaire. Certes, Qurra b. Šarīk, critiqué par les écrivains du califat abbasside pour ses exactions, sa dureté, semble avoir été un zélé serviteur des califes de Damas, mettant tout en œuvre pour obtenir le meilleur rendement en faveur de la flotte égyptienne. À ce sujet, l'article de Franck Trombley apporte une série très intéressante de renseignements sur l'activité navale de cette période. Il montre aussi que le gouverneur sut profiter, probablement avec excès, d'une conjoncture favorable faisant de l'Égypte une base arrière navale de premier ordre, dans un environnement économique suffisamment soutenu pour fournir des hommes et des biens en quantité.

Au total, l'ensemble de ces travaux complète une série déjà longue de publications des sources grecques, coptes et arabes retrouvées en Égypte depuis plus de deux siècles. Les milliers de papyri comblent de plus en plus un trou documentaire qui séparait le moment de l'installation des Arabes et la période couverte par les archives de la Geniza, à partir du XIe siècle. Ces articles nous permettent de jeter un regard nouveau sur les premières décennies de l'Égypte arabe, autrement que par un recours à une histoire régressive à partir des seules sources littéraires arabes. Ce faisant, toute une série de données, tant lexicographiques qu'historiques, vient enrichir notre savoir sur cette période, l'Égypte occupant à ce jour une place unique. La présentation de l'environnement scientifique de la papyrologie, son évolution et son dynamisme, tout comme la bibliographie abondante et récente fournie en notes et à la fin de chaque article, constituent un autre grand intérêt de cet ouvrage. D'autres régions telle que le Yémen semblent devoir également fournir des sources de première main sur la période haute de l'histoire de l'Islam, élargissant peu à peu notre champ d'investigation hors de la vallée du Nil. Ainsi, l'édition, la traduction et l'exploitation de ces papyri réduit le vaste champ d'une histoire sans archives.

Christophe Picard
Université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne

BCAI 21 (2005) Sijperstein Petra M. & Sundelin Lennart (eds.) : Papyrology and the History of Early Egypt, recensé par Christophe Picard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net